

LE TEMPS- 29 avril 2016, par Michel Barbet

## Les variations de Duke Ellington sur l'amour des femmes et du ciel

**L'oeuvre du musicien échappe au machisme diffus du jazz de l'époque**

«Il était une fois une belle jeune femme...». Conte de fée, love story? Celle dont il est question dans la toute première phrase de son autobiographie n'est pas l'une des (nombreuses) conquêtes de Duke Ellington, mais... sa propre mère. Relation idéalement épanouie aux femmes et sentiment aigu de la beauté: une conscience s'éveille, que viendra confirmer une enfance «choyée, dorlotée et pourrie gâtée par toutes les femmes de la famille». Le père, là-dedans? Homme du monde, beau parleur, séducteur à ses heures, éperdument admiré par un fiston qui retient de lui cette maxime pédagogiquement évasive: «La beauté se suffit à elle-même».



Le thème posé, la suite en fournira d'infinies, délirantes et parfois insoupçonnées variations. Non que l'orientation féminine de l'univers du Duke tienne du «scoop»: de «Creole Love Call» à «Amour, Amour» en passant par «Sophisticated Lady», «Pretty Woman» et la bonne centaine d'autres que recense, donnée en appendice, la liste exhaustive des compositions ducales, les dames sont à l'honneur dans cette oeuvre qui échappe si gracieusement au machisme diffus du jazz d'antan.

### Tambour au féminin

Le plus important n'est pas là (on pourrait, après tout, trouver titraillle analogue chez James Last), mais dans ce faisceau de pistes convergentes que le livre suggère avec netteté. Quand il déclare, dans un étonnant poème en rupture de narration, que «la musique est une femme dans l'éclat de sa beauté», quand il compose, en 1956, une suite qu'il baptise non sans audace «A Drum Is A Woman», pour ne rien dire du titre qu'il choisit entre mille pour ses mémoires, Duke-l'homme-à-femmes lève pudiquement le voile sur une évidence sans doute trop aveuglante pour avoir attiré l'attention jusqu'ici: son «famous orchestra», cet ovni à nul autre comparable dans le ciel du jazz, il le pense, dans l'éblouissement d'une vision délectable, comme un corps de femme dont

il n'aura pas trop de son œuvre tentaculaire pour magnifier toutes les courbes. Même son imaginaire ferroviaire, si structurant, ne serait à lire que comme une stratégie d'approche du corps féminin, à en croire la métaphore filée ouvertement érotique du chapitre «Le ménestrel itinérant». Quant à sa collaboration quasi-gémellaire avec Billy Strayhorn, homosexuel notoire, comment ne pas y voir un autre signe de cette fascination pour la part féminine de son inspiration?

### **Concert sacré**

Retour à la mère. C'est elle qui, avec un zèle purgé de toute bigoterie, l'éveille à l'amour de Dieu. Cet enseignement chuchoté avec tendresse («Comme elle s'exprimait très doucement, je savais qu'elle disait la vérité») le berce en secret jusqu'à ce jour de 1965 où, n'y tenant plus, il réalise son coming out spirituel: «Maintenant, je vais pouvoir exprimer ce que je me dis à moi-même quand je m'agenouille pour prier». Ce sera le premier Concert Sacré auquel, avec les deux qui le suivront jusqu'en 1973, il tiendra comme à la prunelle de son œuvre.

De fait, loin du prêchi-prêcha que, désarçonnés, quelques rares critiques ont cru discerner, il y fait preuve d'une liberté créatrice époustouflante. Côté musique, il évolue comme un poisson dans l'eau dans cette jungle de signes et réservoir de symboles («... une phrase de six notes symbolise les six syllabes des quatre premiers mots de la Bible: In The Beginning God»). Côté textes surtout, il y célèbre un Dieu aussi peu sectaire que possible, celui précisément dont l'entretenait sa mère.

### **Wah Wah**

On y apprend que certains auraient préféré le voir investir les cathédrales avec une version réduite de son orchestre, expurgé de ses éléments trop saillants (impudiques?): la sourdine wah wah de Cootie Williams, les suraigus éjaculatoires de Cat Anderson. Refus sans appel, par cohérence: le corps de la femme est (chef-d')œuvre de Dieu, pas question de l'amputer par prudence. On peut par contre l'enrichir de la perfection ultime: la voix de soprano colorature de la Suédoise Alice Babs, clé de voûte angélique sur laquelle se clôt le «Third Sacred Concert». De la mère à l'ange en passant par les maîtresses: au plus près du titre, Music Is My Mistress.